

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Numéro 19, automne 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40566ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1980). Compte rendu de [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (19), 40–43.

Le théâtre qu'on joue

par André Dionne

Nasopodes et autres bêtes merveilleuses de Michel Garneau au Théâtre d'Aujourd'hui

D'abord poète, puis dramaturge, Michel Garneau apporte au théâtre une fraîcheur instinctive qui nous entraîne hors des parallèles de la dialectique. Théâtre poétique ou poésie théâtrale ? Peu importe. Nous plongeons dans l'éclatement du verbe. *Nasopodes* . . . , c'est l'aventure quotidienne du bistouri dans l'être et dans la chair. (En quelle île, d'il et d'elle ? De quelles bêtes, merveilleuses mamelles ?) Jeu. Langage. Théâtre. Le texte de Garneau déborde et aborde. Touche de l'impalpable.

Tiré des textes de *Petits chevaux amoureux* et d'*Élégie au génocide des nasopodes*, ce spectacle-Garneau orchestré spontanément par Roger Blay, franchit les frontières de la

quotidienne altérité jusqu'à l'écheveau des fantasmes originaux. Du délire à la dérive, nous vibrons au mugissement du monde enrhumé. Point de résumé pour l'image éclatée et refractée, mais de l'émotion incisive à partager. Voilà la force de Michel Garneau ganté des mots qu'il donne à aimer.

Accompagné agréablement d'une musique d'André Angelini, ce « bestiaire fabuleux » devient une ode à la vie. L'enthousiasme des comédiens (Guy Nadon, Julie Vincent, Jocelyne Goyette et Marcel Leboeuf) propulse le souffle poétique dans toutes les bouches. Et ainsi se crée un des meilleurs essais théâtraux de la saison.



Jocelyne Goyette, André Angelini, Guy Nadon, Marcel Leboeuf et Julie Vincent dans *Nasopodes* de Michel Garneau.

Photo : Daniel Kieffer

L'Impromptu d'Outremont de Michel Tremblay au Théâtre du Nouveau Monde

Après trois ans de silence théâtral, Michel Tremblay nous présente sa nouvelle et sa deuxième manière. Si *Sainte Carmen de la Main* annonçait la fin du « cycle des Belles Soeurs », elle commençait aussi le théâtre didactique de Tremblay.

L'Impromptu d'Outremont marque une rupture culturelle et émotive dans son oeuvre. De l'est de Montréal à Outremont, il passe — comme Marcel Dubé l'avait fait avant lui — du monde populaire au monde bourgeois, et ces demoiselles Beauregard ne sont que des belles soeurs transplantées dans l'ouest. (Qui a dit déjà qu'on peut sortir la fille de l'est mais jamais l'est de la fille ?)

À travers les quatre soeurs Beauregard, Tremblay nous propose sa réflexion sur la culture : doit-elle être populaire ou élitique ? La question est très pertinente mais les éléments de réponse qu'il nous donne laisse à désirer. Il faut se poser de sérieuses questions avant de généraliser aussi péremptoirement et dire que la Place des Arts est la place de l'élite. (Qui assiste au spectacle de Ginette Reno ? Qui applaudit la misère de Deschamps ? Qui vibre à la kétéinerie de Dalida ? etc.) Suffit-il qu'une pièce traduise le milieu populaire pour la classer dans la culture populaire ? Bref, *L'Impromptu* . . . me semble plus un prétexte qui permet à Tremblay de se confesser, de se justifier et de s'encenser (ou de se faire reconnaître par tous).

La pièce est construite en deux actes très inégaux. La première partie est plutôt farcie de « méméring » et d'humour facile alors que la deuxième, faite surtout de mono-

logues, nous prêche les demi-vérités héritées des nouveaux messies de la révolution tranquille. (La tranquillité a-t-elle déjà changé des choses ?)

Dans ce paisible salon d'Outremont où les réconciliations succèdent aux vacheries, les quatre soeurs représentent les tiraillements et les déceptions de notre identité. Lucille qui a reçu une éducation bourgeoise comme les autres, véhicule les idées nouvelles et la culture populaire. Fernande, l'habitante de l'Upper Outremont, prêche les clichés de la droite accompagnés de toutes les peurs du conservatisme. Lorraine, mariée à un jardinier italien de Saint-Léonard et mère d'une famille nombreuse, représente l'élément le plus intégré à la société. Enfin, Yvette, la chanteuse d'opéra de salon devient le symbole (par un heureux hasard politique) de toutes les « Yvette » du rêve déçu et exploité.

Si le texte de Tremblay me semble le plus faible de tous ceux qu'il a écrits, la mise en scène de Brassard est aussi la plus mauvaise qu'il ait réalisée. En plus d'une mise en place brouillonne, il donne un accent horrible à Monique Mercure. J'ai rarement vu (sauf au théâtre amateur) des comédiennes de talent bafouiller autant après cinq représentations. (Le texte serait-il « mal écrit » ? Je le pense.) Même le projecteur de poursuite semblait rébarbatif à accompagner les répliques impromptues des comédiennes.

Enfin, vous pouvez toujours vous demander si c'est le peuple ou l'élite qui se demande si la culture doit être populaire ou élitique. Les choses sont bien différentes à l'est et à l'ouest.



Photo : André Le Coz

Denise Morelle, Ève Gagnier, Monique Mercure et Rita Lafontaine dans *L'Impromptu d'Outremont* de M. Tremblay

Fais-moi mal juste un peu d'Elisabeth Bourget au Centre d'essai Le Conventum

Première diplômée du cours d'écriture dramatique de l'École nationale de théâtre, Élisabeth Bourget nous livre — remaniée — la pièce qu'elle avait écrite à la fin de son cours. Si la structure ressemble plutôt à une mosaïque du mariage et de la relation amoureuse, il y a là (en germe) toute la puissance d'une oeuvre que l'auteur de *Bernadette et Juliette* continue d'explorer avec talent et pertinence. Après l'éclatement de la famille québécoise raconté au théâtre durant la dernière décennie, *Fais-moi mal juste un peu* poursuit le même thème mais sur un ton moins caustique et moins douloureux. Entre les deux piliers de théâtre que sont Jean-Claude Germain et Michel Tremblay, E. Bourget propose un nouveau rêve axé sur l'épanouissement de l'individu.

Toute l'action de la pièce est centrée autour d'un immense lit, symbole d'une permanence héréditaire que l'orgasme ne parviendra jamais à modifier mais que la culture nuance à chaque génération. Si Claudine décide après un an de concubinage de se marier avec Gilles, ce n'est peut-être pas seulement pour porter la longue robe blanche mais plutôt parce qu'elle a constaté les illusions de la pseudo-libération fondamentale des dernières années. Cette folie est presque le reflet réaliste de notre incohérence collective et évolutive. Tous les membres de la famille ressemblent au modèle traditionnel québécois.

Sans l'apport du metteur en scène Yves Desgagnés débordant d'imagination, la pièce serait sans doute un portrait de famille ordinaire à ranger dans les greniers de notre patrimoine.

Une Marquise de Sade et un Léopard nommé King-Kong de Jean Barbeau au Cinéma Parallèle

Sur un ton fantaisiste, Jean Barbeau explore les relations du couple. Il évite les éternels conflits et chicanes de ménage que le sujet entraîne presque toujours. La routine quotidienne sert simplement de support à l'expression des fantasmes des deux protagonistes. Agatha, « femme d'intérieur », se prendra pour la femme de Tarzan ou une infirmière grecque tandis que son mari, Hercule, « petit fonctionnaire », collectionnera des timbres au rythme de son quotient intellectuel.

Cette plongée dans les profondeurs du moi traduit une non-communication évidente où le délire et le verbiage camouflent un ennui existentiel permanent. Ce thème que l'on retrouve dans la plupart des pièces de Barbeau, s'appuie sur une culture fabriquée de citations et d'images obsédantes. Même les fantasmes sont stéréotypés. Devant un tel constat, l'auteur se réfugie — tout comme ses personnages — dans la jungle des mots. Il n'y a plus que le plaisir d'écrire.

Cette *Marquise de Sade* . . . produite par le Théâtre de la Manufacture, permet à Carole Chatel et Paul Savoie de nous montrer brillamment toute leur versatilité. La mise en scène subtile de Jean-Denis Leduc met en valeur cette histoire sans intrigue. Comme si chaque mot portait son drame. Comme si chaque fantasme traînait son quotidien.



Paul Savoie et Carole Châtel dans *Une Marquise de Jean Barbeau*.

Aléola de Gaëtan Charlebois au Théâtre du Rideau Vert

Gaëtan Charlebois, jeune auteur de Montréal, vient sans doute d'écrire le Roméo et Juliette de la vieillesse. Kitoune et Barné, les deux héros, fêtent leur 53e anniversaire de mariage. Ils attendent le téléphone de leur huit enfants, mais en vain. Ils réfléchissent sur les changements du monde et la difficile condition des vieillards. Ils enchaînent des souvenirs teintés de romantisme où la jeunesse et la vieillesse s'adultèrent. (Que faire devant la peur ? Face à l'inutilité ? Et quand on est heureux ? . . .) Ils se suicident à la *Elvira Madigan* pour continuer leur rêve sans cauchemar.

Ces deux personnages portent tous les stéréotypes de la vieillesse et de l'inadaptation des campagnards à la vie urbaine. Vivant dans un espace rapetissé et ayant pour tout horizon un mur de brique, ils réussissent à vivre grâce à leur goût du jeu. Drame de l'illusion et de l'impuissance, *Aléola* est aussi une histoire d'amour et de solitude. Kitoune et Barné partagent un espoir résigné. Ni leur restant d'énergie, ni leur folie adolescente n'arriveront à dissiper la mort implacable. Et déguisés comme le jour de leurs noces, ils s'éternisent en buvant le philtre mortel.

Malgré un langage quotidien et vulgaire, l'auteur ne parvient pas à incarner ses modèles. Les clichés sont soulignés avec mauvais goût et le ton de la pièce crée l'ennui. La sobre mise en scène de Roland Laroche contribue même à faire ressortir les faiblesses du texte. Gisèle Schmith et Guy Provost essayent avec tout le talent et le métier qu'ils possèdent, de faire passer des personnages bien mal dessinés.

Pièces québécoises à l'affiche, à Montréal (automne 80)

À la Compagnie Jean Duceppe inc.

Broue de Claude Meunier, Jean-Pierre Plante, Louis Saia, Francine Ruel et les Voyagements
(10 sept. au 18 oct.)

Les voisins de Louis Saia et Claude Meunier
(17 au 20 déc. 80 et du 6 janv. au 7 fév. 81.)

Au Nouveau Patriote

Starmania (Opéra Rock) textes de Luc Plamondon, musique de Michel Berger
(à compter du 16 sept.)

Le mal à l'âme de Jean Daigle
(du 20 nov. au 21 déc.)

Au Théâtre du Nouveau Monde

Bonjour, là, bonjour de Michel Tremblay
(à compter du 28 nov.)

TROIS GRANDS LIVRES... ...TROIS PRIX

GRAND PRIX LITTÉRAIRE
DE LA VILLE DE MONTRÉAL

LES ENFANTS DU
BONHOMME DANS LA LUNE
ROCH CARRIER

PRIX DE LITTÉRATURE
DE JEUNESSE

COURTE
QUEUE

GABRIELLE ROY

PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU CANADA

LE SOURD
DANS LA VILLE
MARIE-CLAIRE BLAIS

Stanké

BON DE COMMANDE

Éditions Stanké, 2100 rue Guy, suite 406, Mtl, H3H 2M8

Veillez m'envoyer le(s) livre(s) suivant(s):

_____exemplaire(s) de LES ENFANTS... \$6.50
_____exemplaire(s) de COURTE QUEUE \$6.95
_____exemplaire(s) de LE SOURD DANS LA VILLE ... \$8.50

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ CODE POSTAL _____